

J'essaye de restituer de mémoire ce qui n'a pas pu être enregistré après ces dernières paroles de la vidéo :

« EST-CE QUE JE PEUX VENIR VOUS ÉCOUTER UNE FOIS ? »

Il me répond « oui, bien sûr » ! Je me rends donc à cette séance. Me voici entre deux hommes qui m'impressionnent : l'un, Pierre Cotet, inspecteur d'allemand, l'autre, André Bourguignon, psychiatre et psychanalyste dont j'apprendrai, par la suite, qu'il est le père de l'actrice Anémone. À la fin de la séance d'un mercredi mémorable dont j'ai oublié la date exacte, on me dit : « À mercredi prochain ! ». Je suis très surprise car je n'avais rien demandé, sinon de pouvoir assister à leur séance de travail et je n'aurais même pu imaginer pouvoir demander quelque chose d'autre. J'ai pensé après coup que j'avais dû lire le texte qu'ils étaient en train de traduire : « L'analyse profane » et que, ayant probablement fait quelques remarques, j'avais dû retenir leur attention. J'étais en somme des deux bords de leurs compétences en tant que germaniste comme Pierre Cotet et en tant qu'analysante comme les patientes d'André Bourguignon. Donc très surprise, j'accepte bien sûr malgré mon service de prof. d'allemand au Lycée Romain Rolland d'Ivry et mon travail de mère avec trois filles de 2, 5 et 8 ans dont j'ai seule la charge après mon divorce. Je deviens donc co-traductrice d'un groupe dont les traductions ont été publiées dans la collection : Résultats, idées, problèmes aux PUF.

En 1983 André Bourguignon vient nous annoncer qu'un de ses collègues, Jean Laplanche, veut créer la traduction des Œuvres complètes de Freud et que nous ferons partie de son équipe éditoriale : « Laplanche en tant que directeur scientifique, Pierre Cotet et lui, en tant que directeurs de publication et vous, ma petite Janine, vous serez responsable de l'harmonisation des traductions ». À partir de là, comme je vais participer deux fois par semaine à la « commission terminologique », prologue aux séances de révision des traductions, et une fois à la poursuite de mon groupe de traduction, je demande d'abord un service à mi-temps, puis une mise définitive à la retraite en 1988. Dès que je rencontre le travail avec Jean Laplanche dont je n'avais lu aucun de ses travaux, je me sens d'emblée à l'aise avec ses choix de traduction car je suis davantage « sourcière » que « cibliste », c. à d. plus sensible à la fidélité à la langue de départ qu'à la conformité à la langue d'arrivée et je constate qu'il est attentif à mes remarques bien que je ne sois ni psychanalyste, ni universitaire. Lisant alors ses textes sur la traduction, j'apprécie beaucoup les deux points de sa théorisation: - « Le besoin de traduire ne relève pas du désir du traducteur mais il émane du texte lui même » et – « Il faut traduire parce que c'est intraduisible ».

Influencée peut-être par la découverte de Laplanche en artisan vigneron lors des deux fêtes de son château de Pommard où il avait invité son équipe de révision, je comprends en quoi il travaillait en artisan avec sa vigne comme avec les mots de Freud. Il n'était pas un universitaire mondain mais avant tout un chercheur passionné. N'ayant jamais échangé au cours de mes 20 années de collaboration avec lui une seule parole qui n'ait porté sur la langue de Freud, j'ai dû quand même faire sur lui un transfert paternel. Au

cours d'un des Grands Entretiens Patrimoniaux de l'INA¹, j'ai dit que « j'aimais rendre service au père car mon père n'avait été ni dominateur, ni humilié ».

Ma présence aujourd'hui parmi vous est l'expression de ma dette au travail de la cure et à la psychanalyse.

¹ Il sera accessible au public à la rentrée de septembre 2024.